

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 24

Artikel: La carpe
Autor: J.N.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225308>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

UN REMÈDE

DE la terrasse inférieure du château de Laufen près Schaffhouse, M. et Mme Bongarçon admiraient, vers la fin d'une lumineuse après-midi, les bonds désordonnés des flots verts du Rhin s'abîmant en un saut vertigineux dans le gouffre d'écume qui forme la chute du grand fleuve. Madame avait ouvert son parapluie pour abriter elle et son mari contre les atteintes de l'eau rejoignant au-dessus du promontoire où ils se trouvaient. Devant eux, un autre couple de voyageurs affrontait, dans les mêmes conditions, l'imposant spectacle. Le bruit infernal causé par le fracas de la masse d'eau tombant sur elle-même empêchait les spectateurs d'échanger des réflexions, mais, M. Bongarçon, que sa femme retenait par un pan de son veston, s'avança jusqu'au parapet et, fort courageusement, fixa du regard le fond de l'abîme. Son œil exercé découvrit bientôt, accolée à la paroi, une latte que l'on avait placée exprès pour faire dévier un filet de l'onde tombante et l'envoyer, comme un jet d'eau fort naturel, asperger en une fine pluie les spectateurs avides de sensations fortes, afin de les mettre ainsi en contact immédiat et effectif avec une merveille de la nature. M. Bongarçon ne put s'empêcher, en se retournant de crier de toute la force de ses poumons :

— Tartarin de Tarascon eût été à son aise ici, puisqu'il y aurait trouvé la preuve qu'en Suisse on truque parfois la nature pour donner aux touristes la chair de poule.

Je ne sais si ces paroles furent comprises, mais en tout cas, leur écho parvint à « l'autre couple » qui, reconnaissant l'accent du pays de Morges, s'écria d'une seule voix :

— Tiens, vous êtes Vaudois !

— Mais, c'est sûr que nous le sommes, puisque nous venons de Morges, répondit M. Bongarçon, tout radieux de rencontrer des Romands. Et vous, seriez-vous par hasard aussi des Vaudois ?

— Cela va sans dire qu'on l'est ! Si nous n'étions pas en voyage, nous serions à cette heure occupés à « turbiner » dur à Lausanne, avenue d'Echallens.

La conversation étant plus qu'épuisante aux côtés d'une « usine » qui produisait un bruit semblable au grondement ininterrompu du tonnerre, nos quatre Vaudois s'empressèrent de tourner le dos à la chute du Rhin et de remonter l'étroit sentier conduisant au château-hôtel de Laufen où, heureux de se trouver entre compatriotes, ils résolurent sans grande discussion de « prendre un verre » en passant. A peine assis, la dame de l'avenue d'Echallens tint à compléter les formalités des présentations que le fracas des eaux mugissantes avait nécessairement écourtées.

— Est-ce que vous n'avez vraiment jamais entendu parler de mon mari ? fit-elle à M. et Mme Bongarçon. Il est possible que vous le connaissiez mieux sous son surnom de « Pelure d'orange » que sous le nom d'Antoine Duparc, car à Lausanne tout le monde l'appelle « Pelure d'orange », n'est-ce pas Antoine ? Et qu'il est tout fier de cet honneur ! Il y a du reste bien de quoi. Si l'on pouvait « statistiquer » toutes les personnes qui doivent à mon cher mari, sinon la vie, du moins une jambe, un bras ou des côtes, on serait étonné de leur nombre. Je répète souvent à Antoine que cela se retrouvera à son ensevelissement. Je suis sûre que la moitié de la ville y sera. Un bon homme comme ça !

Etais-ce l'émotion de voir par anticipation l'imposant cortège des funérailles ou tenait-elle à souligner par un argument essentiellement féminin la haute valeur de son mari ? Toujours est-il que la brave dame Duparc se mit là-dessus à fondre en larmes et à sangloter comme un enfant.

Son mari, quelque peu décontenancé par cet intermède inattendu, s'empressa de rétablir l'équilibre en disant à sa trop tendre moitié :

— Comment sais-tu que c'est moi qui mourrai le premier ? Si tu délogeais avant moi, tu ne verrais pas mon ensevelissement !

Cette remarque eut le don de faire tarir rapide-

ment les larmes de la pauvre femme qui excusa de son émotivité et reprit le fil de ses explications :

— Vous ne savez pas que mon mari a une âme de philanthrope. Chaque fois qu'il aperçoit une pelure d'orange ou de banane égarée sur la route ou sur le trottoir, il n'a pas de repos qu'il ne l'ait reléguée d'un adroit coup de pied dans quelque recoin où elle ne peut plus nuire aux personnes distraites ou affaiblées. L'autre jour, la cousine Alice Mercanton, d'Aran, qui ignorait cette manie de mon mari et qui l'observait de loin sur le Grand-Pont, n'arrivait pas à imaginer pourquoi, à chaque instant, il esquissait élégamment un pas de danse en jetant la jambe droite rapidement du côté gauche. Ce ne fut qu'après l'avoir rejoint que la cousine comprit le sens de ces chassescroisés peu habituels sur la voie publique.

Mme Bongarçon qui, sans doute, n'avait jamais glissé sur une pelure d'orange et ne saisissait que bien imparfaitement le côté éminemment utilitaire de la vieille habitude de l'honorable M. Duparc, crut devoir, elle aussi, y aller de son expérience et de ses confidences. Elle ajouta en guise de commentaire :

— Je crois bien que chaque homme a sa manie. Si M. Duparc fait la chasse aux pelures d'oranges, mon mari scie des billes dès qu'il ferme les yeux. A la maison, cela ne dérange personne, mais, en voyage, c'est bien malcommode. A Bâle, nous avons été insultés au milieu de la nuit à cause de cela et, hier soir, à Zurich, dans une chambre de l'hôtel adjacente à la nôtre, un petit gosse tout effrayé par ces ronronnements d'éléphant a pleuré la moitié de la nuit et nous a tenus éveillés presque jusqu'au matin. Sa mère s'est plainte dès qu'elle nous a aperçus. Quelles aventures allons-nous encore avoir à cause de ces ronflements qui font trembler les murs ? Quand j'y pense, je perds presque le goût pour les voyages.

A l'ouïe de ces hauts faits, le visage de la bonne dame Duparc s'illumina d'un large sourire et, tendant les bras, elle donna affectueusement l'accordade à sa voisine en lui disant :

— Ma pauvre dame, consolez-vous ; je sais ce que c'est. J'ai passé par là ; mais, j'ai un remède qui est efficace et pas coûteux du tout. Procurez-vous une ficelle assez longue pour relier largement deux lits et, le soir, avant de vous endormir, attachez-la par un bout à un poignet de votre mari et par l'autre bout à vous-même, puis, chaque fois que le concert se fera trop sonore, tirez la ficelle plus ou moins énergiquement, de façon à aménager le souffle de M. Bongarçon. Ainsi, vous n'aurez plus d'ennuis, vous verrez, chère madame.

Pendant cette conversation, les messieurs, tout en dégustant leur vin, avaient placidement écouté les dames. « Pelure d'orange » se contenta, sur un clinement des yeux significatif de Bongarçon, d'ajouter après avoir entendu les conseils que donnait son excellente conjointe :

— Les femmes, n'est-il pas vrai, c'est fait pour barjaquer ; si l'on veut avoir la paix, il faut les laisser jaser.

Aimé Schabziger.

DANS LA BOULANGERIE

AUANS, le garçon, courtise tour à tour la fluette Madeleine aux yeux en amandes et cette grande sèche de Marguerite aux tresses dorées. Ne s'avise-t-il pas, ce prussien, de coller un pain en première à cette fine fleur d'apprenti, qui faisait l'âne pour avoir du son ! Histoire de lui apprendre à se mêler de ses affaires !

Comme, ensuite de ce four, la discorde allait en croissant, il eut tôt fait d'être complètement brûlé et voilà ce que c'est que de tout mettre en cannelle. En fin de compte il a fallu aller chez le juge, homme de sens rassis, qui proposa tout chaud de partager la miche. Mais la note fut tellement salée qu'il fallut beaucoup de galette pour ne pas passer pour une tourte, si bien qu'il en restera pour longtemps pané, sinon glacé.

C'est grâce au patron à la barbiche poivre et

sel qui ne peut être à la fois au four et au moulin, mais n'a pas mangé son pain blanc le premier, qu'il a pu sortir du pétrin. Quelle bonne pâte, tout de même !...

Fridolin.

Un grand modeste. — Voilà comment l'on pourrait surnommer l'ingénieur genevois René Thury, éminent pionnier de l'électrotechnie ! Ancien collaborateur d'Edison, il a réalisé une série d'inventions qui eussent fait la gloire d'un autre, mais M. Thury préfère, comme la violette, l'ombre discrète. C'est donc par une sorte de miracle que *L'Illustré* du 15 juin est en mesure de présenter une captivante interview du vieux chercheur genevois, interview qui est, par surcroît, illustrée de fort belles photographies. A noter dans le même numéro des reportages photographiques sur la création de « La Terre et l'Eau » à Mézières, la fête des Narcisses, les courses de Morges, la nouvelle plage de Neuveville, un dimanche à Chillon, etc.

LA CARPE

APRÈS un premier conciliabule et une longue discussion sans aucun résultat, M. et Mme Tirefontaine résolurent de tenir une nouvelle conférence et d'y admettre leur fille Elodie. Après tout, Elodie avait vingt-quatre ans et quelques mois ; il s'agissait d'elle et de son avenir ; il était naturel et même légitime qu'elle eût voix au chapitre.

M. Tirefontaine, assis au coin de la cheminée, avait un air plus empêtré, plus solennel qu'en coutume ; Mme Tirefontaine, les mains jointes sur son tricot et les besicles relevées sur son front, tenait les yeux obstinément baissés. Elodie entra.

— Mon enfant, commença aussitôt M. Tirefontaine, tandis que Mme Tirefontaine toussotait dans sa main d'une petite toux sèche, par où avait coutume de se manifester son émotion, te voilà arrivée à un âge où il faut décidément songer à t'établir.

Elodie soupira : n'était-ce point, avec son rêve le plus cher, son souci perpétuel ?

— Tu nous paraît avoir la vocation du mariage, et nous ne voulons pas la contrarier. Préoccupés depuis longtemps de ton bonheur, nous avons même, ta mère et moi...

Mme Tirefontaine, plus étranglée encore, détourna la tête pour s'essuyer les yeux.

— ...Nous avons parlé à cette excellente Mme Vulpain, qui a su réunir déjà avec tant d'adresse les pierres de bien des foyers heureux, et elle nous a confié, l'autre jour, qu'elle songeait pour toi au fils d'une de ses amies.

Les joues d'Elodie s'empourprèrent, et ce fut à son tour d'avoir les yeux humides et la gorge serrée, tandis que M. Tirefontaine poursuivait, impassible, de sa même voix grave :

— Or, nous voudrions, dans une conjoncture aussi importante, améliorer encore, si possible, ses bonnes dispositions à ton égard, et il nous a semblé que, quel que soit son désintéressement, un petit cadeau... une attention de ce genre, n'est-il pas vrai ? n'est jamais pour déplaire... Seulement, nous sommes, sur ce point, assez embarrassés ; et nous avons cru bon, puisque tu es la première intéressée, de prendre ton avis. Que lui offrir ? une gerbe de fleurs ! La fleuriste de la rue des Audiettes vint justement de recevoir de Nice des cœillots merveilleux.

Mme Tirefontaine rabaisse ses lunettes et, regardant son mari par-dessus leur monture d'écailler :

— Prosper, je te l'ai déjà dit, des fleurs, à l'âge de Mme Vulpain, cela pourrait lui paraître ironique ; tu sais tout comme moi qu'elle est très susceptible ; je craindrais qu'elle interpréterait mal notre bonne intention.

— Maman a peut-être raison, fit Elodie, qui tremblait déjà que quelque maladresse vint, par mégarde, compromettre l'espoir si charmant tout à coup entr'ouvert dans son cœur.

— Je crois, reprit Mme Tirefontaine, qu'un coussin brodé par Elodie ferait bien mieux l'affaire.

— Fort possible, objecta son mari, mais avant que le coussin soit brodé, Elodie, j'espère, sera mariée... à moins que Mme Vulpain, en ce

temps-là, ne songe plus à elle. C'est quand il est bien chaud qu'il faut battre le fer.

Elodie, pressée de conquérir les bonnes grâces de la vieille dame marieuse, fut bien de cet avis, et sa mère, piquée :

— Eh bien ! mon enfant, puisque tu n'apprêtes ni ton père, ni moi, à toi de trouver mieux.

— Je connais mal, à vrai dire, les goûts de votre amie, et il m'est difficile... se réusa pour la forme Elodie.

Mais aussitôt en quête :

— Aime-t-elle les bibelots ?

— Je ne crois pas, fit le père ; c'est une femme si pratique ! On n'en voit pas chez elle.

— Dans ce cas, ce qu'il faut, c'est un cadeau utile. Au fait, n'a-t-elle pas dit qu'elle allait recevoir des neveux la semaine prochaine ?

— Parfaitement, puisqu'elle a même déclaré qu'elle ne pourrait s'occuper de toi qu'après leur départ.

— Eh bien ! mais voilà notre affaire ! Donnez-lui quelque chose pour l'aider à les recevoir. N'auriez-vous pas, par exemple, mon père, quelques bouteilles de vin vieux à lui offrir ?

Mais M. Tirefontaine tenait à un cellier qui était sa gloire, et ne voulant même pas que la proposition pût être discutée :

— Du vin vieux, à une dame ! quelle drôle d'idée ! s'écria-t-il en haussant les épaules.

Mme Tirefontaine, elle-même, d'ailleurs, parut faire la moue.

— Alors, que diriez-vous, ma mère, d'une belle poularde ? On en trouverait bien une dans votre basse-cour ?

— Mais non, ma pauvre petite, c'est ce qui te trompe. Je n'ai rien de présentable, absolument rien en ce moment ; rien qu'une paire de châpons, que je garde pour la bonne occasion que tu devines, si, par bonheur, d'ici quelques semaines...

Elodie sourit à cette jolie perspective d'un éventuel déjeuner de fiançailles et, appelant de tous ses vœux cet heureux jour, qui écarterait d'elle le bonnet de sainte Catherine, dont elle sentait déjà les brides la frôler.

— Autre chose, fit-elle résolument : un cofret de bonbons ?

Voyant qu'on ne trouverait jamais sur quoi pût s'établir l'accord, Elodie commençait à s'énerver. Mme Tirefontaine avait repris son ouvrage et tricotait fiévreusement en faisant bien des points de travers. M. Tirefontaine, ennuyé, tourmentait sa chaîne de montre.

Tout à coup, un des trois — ils ne savent plus eux-mêmes lequel, tant le silence de tous était plein de la même pensée, — un des trois s'écria :

— Mais pourquoi ne lui offrirait-on pas une belle carpe de l'étang des Verts-Prés, que l'on vient de pêcher ?

L'unanimité parut aussitôt devoir, peut-être un peu de guerre lasse, se faire enfin sur ce projet. Quelle objection, au demeurant, pouvait-on présenter ?... Chacun, même à la réflexion, opina du bonnet. Si bien que, la veille de la visite de ses neveux, Mme Vulpain, en regardant dans son espion, vit arriver chez elle la bonne des Tirefontaine avec un grand panier, dans lequel elle eut la joie de contempler peu après une magnifique carpe, toute palpitante encore et brillante et nacrée, reposant sur un lit d'herbe fraîche parfumé de fenouil.

* * *

— « M. et Mme Tirefontaine ! » s'étonnait maintenant la vieille dame en regardant la carte qui accompagnait l'envoi. Les Tirefontaine ? mais que leur a-t-il pris tout à coup ?... Ils sont si pingres d'ordinaire !

— En tout cas, cela tombe joliment bien, se réjouissait sa bonne Brigitte, et nous voilà tirées d'embarras pour le repas de demain.

Cependant, Mme Vulpain, qui n'en revenait pas, ne cessait de se demander, un peu inquiète :

— Pourquoi ce cadeau des Tirefontaine ? Elle leur avait rendu déjà bien des services ; jamais ils n'avaient eu pour elle une telle attention...

Il s'agissait sans doute, d'Elodie. Pourtant, ce n'était qu'un espoir, et bien vague encore, qu'elle leur avait donné à ce sujet. Aussi bien une générosité si soudaine n'était pas, malgré tout, sans la rendre perplexe. Sans compter qu'une carpe c'était imprévu... Une carpe, enfin, pourquoi une carpe ?...

Or, à force de chercher et de s'interroger ainsi, l'imagination fertile, chatouilleuse et pleine de ressources de Mme Vulpain lui suggéra que Mme Tirefontaine la trouvait, sans doute, trop bavarde, et que, vraisemblablement, c'était une leçon discrète qu'on avait, sans en avoir l'air, entendu lui infliger. Et cette idée baroque s'étant ancrée dans son esprit, elle se jura de marquer qu'elle avait compris en suivant à la lettre, vis-à-vis du projet concernant Elodie, le conseil de réserve et de discréption, que, sans conteste, comportait maintenant à son sens le cadeau de la carpe.

Si bien que, par la faute de ce poisson maudit — où se cachait assurément quelque mauvaise fée — Elodie, la malheureuse Elodie, si impatiente de se marier, a vu, hélas ! jusqu'à son dernier espoir s'en voler. M. et Mme Tirefontaine, rejetant, dans leur regret mutuel, la responsabilité l'un sur l'autre, sont sans cesse en querelle au sujet de ce fatal présent, car Mme Vulpain, toujours pleine de la même froideur dans sa rancune, n'oublie pas...

Seuls, les neveux ont su apprécier comme il convenait la succulente carpe, que Brigitte leur a servie avec, autour, de bonnes croustades dorées et une pointe de vin blanc et des câpres pour parfumer la sauce.

J. N.



MEMOIRES DU PETIT LOUIS.

Pendant nos évolutions dans le Tyrol, j'ai pu me convaincre que, pour tenir la campagne, la carabine reste bien en arrière, et devient très souvent un véritable embarras, c'est toute une pharmacie à traîner après soi ; et venez-vous à perdre votre trousse, votre carabine vous devient inutile, elle ne peut plus vous servir. J'en ramassai une qu'un soldat autrichien venait de jeter par terre, à la dernière affaire ; je la vendis avec un violon, très distingué quant au son, en arrivant à Innsbruck ; je me fis ainsi une jolie somme de 60 guilders, (monnaie d'Allemagne qui vaut 2 fr. 50 c.), savoir, la carabine pour 10 guilders, et le violon pour 50. Grâce à cette aubaine, je pus suppléer au manque d'argent qui se faisait sentir dans notre troupe, par suite de l'absence de notre quartier-maître, qui se trouvait alors en dépôt à Besançon.

C'est ici le moment de parler de ceux qui comptent sur leur adresse pour être bons soldats. J'ai vu de mes yeux de ces bourreaux de crânes, des maîtres d'armes, des spadassins qui, au régiment, sur le terrain d'un duel, faisaient trembler leur adversaire, et qui, eux-mêmes, le jour d'un combat ou d'une bataille, tremblaient, avaient la *greulette*, et étaient de pauvres soldats durant l'action, et qui même s'équivaient pendant qu'on s'y préparait. C'est qu'aussi il ne suffit plus de compter sur son adresse sur le champ de bataille, et quoique les Tyroliens ne soient pas de mauvaises troupes, ils rentrent, pour un combat de nuit, dans le grand monceau des soldats autrichiens. C'est un grand préjugé invétéré chez le bourgeois qui, de sa vie, n'a vu le feu que dans la cuisine ou à la cheminée, de croire que lorsqu'on se bat chez soi pour défendre ses foyers, sa patrie, on se comporte mieux qu'ailleurs. Non, cela n'est pas ; car alors comment expliqueriez-vous, messieurs les grands bourgeois politiques, ce fait, que nous sommes restés 25 ans chez les autres, et que pendant ce temps toutes les capi-

tales de l'Europe ont dû recevoir la visite de nos aigles ? Malgré cela vous ergotterez toujours votre thème, qui n'a pour lui aucune autorité, si ce n'est la preuve du contraire.

Le prince Berthier faisait remarquer à l'Empereur que son premier banquier n'avait pas encore été décoré de l'Ordre de la Légion d'Honneur, et que cependant il lui avait rendu de grands services. « Ah ! parbleu, répondit-il, je les lui ai bien payés ; il m'a prêté des millions et je lui ai fait gagner des milliards ; ces services-là ne se paient qu'avec de l'argent ; les faits d'armes héroïques, les inventions utiles au bonheur de l'humanité, les découvertes dues au génie, le talent dans les arts, voilà des titres pour mériter la distinction dont vous parlez ; mais à l'argent marié à l'usure ? allons donc, prince, aujourd'hui vous n'êtes pas lucide. Des serviteurs de boudoirs, d'antichambres, des agioiteurs, des spéculateurs, porter la croix d'honneur ? ce serait rabaisser l'Ordre, et exposer l'homme qui s'en trouverait paré sans l'avoir mérité, au ridicule, à la risée publique, car l'analyse, la dissection arrivent tôt ou tard, et le porteur est traité suivant ses œuvres. Il n'y a qu'un roi boutiquer qui puisse trafiquer d'une chose destinée au vrai mérite. » En cela Napoléon avait bien raison ; c'est ici où la *ligne droite* fait des heureux, et où le contraire vous plonge dans les plus désolantes perplexités.

La guerre vous donne le droit aux contributions forcées du pays occupé, au cantonnement par le vainqueur, ce que l'on peut dire être la *ligne courbe*, tortueuse, cachée, que les malheureux habitants du pays ennemi seuls déplorent, mais dont l'histoire ne fait pas mention. N'est-il pas affreux de penser aux conséquences d'un tel fléau sur les prospérités d'une nation ; prospérités qui se trouvent compromises, suivant les cas, non pour peu de temps, mais le plus souvent pour un grand nombre d'années. Des épouses devenues veuves, des enfants orphelins, des vieillards restés sans appui, les habitations détruites, les campagnes ravagées et l'industrie arrêtée, tels sont les résultats que la guerre produit. A la pensée de tant de maux, ne sommes-nous pas en droit de répéter encore, que mieux vaut la paix, fût-ce même au prix de sacrifices compatibles avec l'honneur ; la guerre fait plus de malheureux qu'elle en emporte.

Pour donner un exemple des vexations sans nombre subies par les vaincus, j'ai été à même de savoir qu'un colonel en Prusse (1807), avait à dépasser, par jour, la somme de 18 thalers (un thaler vaut, argent de France, 3 f. 60 c.). L'histoire, ni bulletin, ni journal, ne saurait parler de tel fait ; non plus, elle ne dit qu'un tambour français demande, dans son logement, une bouteille d'eau-de-vie ; cette bouteille lui étant apportée par la servante de la maison, il la renvoie disant qu'il faut du cognac, qu'il ne boit pas de l'eau-de-vie de pommes de terre, et il faut que ce soit la propriétaire chez laquelle il se trouve logé, une baronne, qui le serve elle-même. Des exemples semblables que je pourrais multiplier, ne sont que des bagatelles à côté d'autres résultats plus graves que j'ai fait ressortir plus haut, mais qui tendent encore à faire désirer un état de paix constant.

(A suivre).

J.-L. Sabon.

Pour la rédaction
J. Bron, édit.

LAUSANNE. — Imp. Pache-Varidel & Bron

Vient de paraître !

Urbain Olivier

Ferdine ou la Pension Collet

Nouvelle Edition

Charles BONNARD, Editeur, Lausanne

Brocé Fr. 3.50, Relié Fr. 5.—

Déjà paru : *Le Manoir du Vieux Clos*.

En vente chez l'Editeur et dans toutes les librairies.